

Le Bulletin de la Ferme

VOLUME 3

QUÉBEC, MAI 1916

NUMÉRO 9

Mes impressions de Verdun

Il nous fait plaisir de porter à la connaissance de nos lecteurs l'article ci dessous, reçu dernièrement d'un de nos anciens et zélé collaborateur bien connu de vous tous, le Professeur J. Thomas actuellement en service actif sous le drapeau français.

Que dire sur Verdun, sinon répéter ce qui vous a été dit par les journaux canadiens au sujet de cette terrible bataille qui a eu sa répercussion jusqu'aux parties les plus reculées même du monde entier.

Je ne suis plus au jour où j'écrivais dans une douce quiétude mes impressions sur notre cher *Bulletin*. Ces beaux jours-là, les revivrai-je, Dieu le veule.

Laissez-moi vous promener un instant sur ce champ de bataille qu'a été Verdun, où j'ai vu tomber tant de camarades et où moi-même, j'ai failli rester parmi les nobles et héroïques soldats du 20e Corps qui disputaient pouce par pouce la forteresse que les Allemands prétendaient réduire en quelques instants.

De fait, ce ne sont pas les moyens qui leur manquaient. Ils avaient massé comme artillerie de tous les calibres quelque chose de phénoménal, je dirais presque d'imaginable.

Nos Régiments s'avançaient par colonnes aussi serrées que possible et déjà à quatre ou cinq kilomètres de Verdun voyaient les grosses marmites boches noyer dans leur fumée noire et épaisse, des pierres, des cailloux, des troncs d'arbres que la violence du choc réduisait en mille morceaux. C'était le bombardement des forts. La riposte se répercutait par l'écho, loin à l'arrière, et ce bruit sourd du canon français donnant le change aux engins ennemis, vous faisiez agréablement tressaillir. On sentait que la France se battait avec nous, et que l'airain lui-même était notre allié. Le courage et la confiance en la victoire, nous poussaient de l'avant et bientôt, par une transition imperceptible, nous passions de l'ombre à la réalité; mais toujours avec la même bravoure et le même défi de la mort. Déjà, le canon fouillait dans nos rangs. Les blessés de notre régiment s'ajoutaient à la litanie des autres blessés; et les morts que nous couvriions de quelques pouces de terre reposaient à l'ombre de la petite croix de bois qu'un camarade en hâte avait faite avec le couteau.

Nous avons donc traversé Verdun; car il faut bien que vous le sachiez, les Boches sont encore loin de Verdun qu'ils n'auront jamais. Nous le savons, nous y étions.

Après avoir passé plusieurs nuits à la belle étoile, par un temps de pluie et de neige, sous un bombardement qui commençait à sortir de l'ordinaire, nous arrivions enfin à l'est de Verdun en avant d'un fort que je ne puis vous nommer; et là, nous commençons à passer 6 jours à la ligne de soutien. La mitraille nous visait déjà directement repérés que nous étions par les avions. Le premier obus qui tombait; car le bombardement était alors intermittent, nous faisait tous sauter dans des semblants d'abris que le moindre petit choc pouvait bouleverser, mais enfin providentiellement, de notre compagnie, il n'y en eut que un de tué et quatre de blessés.

Venait bientôt, pour nous le moment d'être décidément à l'honneur. Un beau matin donc l'ordre de s'équiper est donné. Chacun, plein de courage et de résolution s'équipe et: "En Avant!" Les gaz lacrymogènes viennent bientôt chatouiller nos paupières, et les font papilloter tellement qu'on trébuchait souvent tombant d'un trou d'obus dans un autre et se faisant fouetter par mille broussailles dont le petit crépitement ferait songer à la présence d'une bande de malfaiteurs armés, tellement les précautions prises étaient

grandes. Il faut cependant dire que rares sont les endroits où nous avons à souffrir de ces gaz qui se dégagent des obus. Ils se ramassent dans les ravins et les dépressions du sol et ne sont légèrement dangereux que là, car il faut un assez grande quantité d'obus pour en produire un volume dangereux.

A pas de loup, nous arrivons à la tranchée. Là chacun s'installe; debout à la merci du vent, de la neige, des obus et des balles. Aucun de ces ennemis à braver ne peut cependant nous émouvoir et la même hilarité qui présidait à nos petites réunions de l'arrière, trouve encore échos parmi nous, au milieu des mille dangers qui nous entourent. Ma demi-section étant de réserve s'en va dans une écurie que la mitraille semblait vouloir épargner. Nous faisons sauter une boîte de "Singe", conserves américaines. La chance veut que nous trouvions de l'eau potable. Nous buvons donc un canon et nous voilà satisfaits.

Nous passons ainsi une journée encore "pénards", tranquilles. La nuit s'amène alors avec une vive canonnade des deux côtés et nous voilà en alerte. On vole à la tranchée, le fusil approvisionné et l'œil aux boches. Quelques trois heures après, le danger était disparu, les boches étaient barrés par nos 75 et nos mitrailleuses.

On nous appelle à la soupe. Mais à peine sentons-nous la bonne odeur du bouillon, à peine le seau de "pinard" a-t-il frappé nos yeux qu'on appelle notre demi section à une mission des plus périlleuses. On saute donc au plus rapide, un quart de pinard, l'arme ensuite à la bretelle et: En Avant, en tirailleurs dans le bois voisin, à la chasse aux boches. Le bois était infesté de boches et il fallait le traverser pour aller rejoindre une autre compagnie qui était de l'autre côté du bois. Nous traversons donc le bois, la fusillade qui avait lieu en face de nous, nous fait faire halte. Un de nos camarades était blessé à l'épaule. Il se retire, et nous continuons. Quelques instants après, quelques silhouettes d'apparence boche se dressent devant nous. Un "Halte là, qui vive d'un de nos sergents comme les inconnus à se nommer. Cependant, personne ne répond et nos fantômes disparaissent. Ce n'est que le lendemain que nous les retrouvions froids et livides le front dans la boue. Nos balles avaient fait justice à ces hardis pionniers de la bravoure boche.

Nous rejoignons sans autre incident la compagnie qui attendait impatiemment notre aide. Nous continuons donc la ligne en tirailleurs et nous voilà sans le savoir bien en face d'une fourmillière de boches cachés par groupes dans les immenses trous d'obus qui grouillaient le bois. Nous restons là, couchés dans l'eau et dans la boue jusqu'au moment où le jour commençant à poindre nous nous croyons seuls. Les tirailleurs se ramassent en groupes et échangent quelques mots. Je suis désigné comme sentinelle au coin du bois, derrière un arbre, avec un de mes camarades. Des bruits confus multiples et répétés me font penser que l'audace aurait bien pu pousser nos ennemis à s'infiltrer dans les broussailles et qu'un mauvais parti pouvait nous être fait par ces énergumènes. J'avertis donc un adjudant, qui se rendant compte du danger, commande d'une voix sèche et décidée: En tirailleurs!

A peine l'ordre était-il exécuté que nous apercevions à 50 verges de nous, debout, derrière un arbre, deux boches qui avaient l'air de vouloir se rendre. Plus à notre gauche au pied d'un arbre un autre boche gisait soit mort, soit blessé. Un peu plus à l'arrière un autre casque dépointé à l'air embarrassé semblait vouloir se rendre. Rendez-vous leurs dit-on, on ne vous fera pas de mal. Comme ils avaient l'air de ne

pas nous comprendre, feinte de boche, une patrouille de sept hommes se détache et avance dans le bois, leur faisant signe de se rendre. A peine nos hommes avaient-ils fait quelques pas, que l'un des deux boches abrités derrière l'arbre leur crie: "Français si vous êtes camarades, levez les bras. Les nôtres, ne l'entendant pas de ce son continuent à avancer, lorsqu'un commandement sec et à la boche fait déclancher sur nous une rafale des mieux conditionnées. Nos camarades en hâte se replient, et nous rejoignent sans mal. Le combat est alors engagé et bien entendu, nos adversaires essayent de nous déloger de nos positions, mais ils sont obligés de se replier ou de se recacher dans les trous faisant maints morts et blessés sur le sol. Nous continuons notre fusillade à notre aise sur ceux qui n'avaient pu se dérober complètement à nos yeux et à nos balles. Nous en descendons encore quelques-uns à notre grande satisfaction et au milieu de fous rires, triste ironie du sort et du métier! Quelle alchimie, quel démon ou quel esprit transforme ainsi le cœur humain!

Cependant de mes meilleurs camarades étaient restés, victimes de leur bravoure et de leur sang-froid. Un sergent se détache pour aller voir le boche couché au pied de l'arbre et dont j'ai parlé plus haut. Une balle le frappe au front et le jette à terre comme une masse de plomb.

Chacun à cette vue reste stupéfait et convaincu qu'il reste encore dans le bois de ces êtres malfaisants. Nous restons donc tranquilles tout en épiait les moindres bruits et en surveillant les moindres gestes des blessés et de ceux qui se débattaient dans les spasmes de l'agonie.

L'aumônier du bataillon, un brave, un héros qui fait honneur aux Jésuites, il en est un arrivé bientôt près de nous, offrant à chacun ses bons offices et disant à chacun une parole d'encouragement. N'écoutant que son dévouement de Missionnaire, il demande un volontaire pour aller chercher le blessé Allemand que notre sergent tué avait essayé d'approcher quelques instants auparavant. Avec l'assentiment du Capitaine qui nous commandait et entraîné par la bravoure du religieux, je m'offre. Le Capitaine de son œil vif et noir me jette un regard significatif qui me va jusqu'au cœur et me fait déviner tout le fond de sa pensée. Nous nous approchons l'aumônier et moi du pauvre blessé. Personne ne nous tire, les boches voyant probablement qu'on portait secours à l'un des leurs, ont tout de même respecté un peu les convenances. Ce pauvre malheureux qui avait deux blessures à la jambe, me prenant la main, la serra sur son cœur et me jetant un regard de reconnaissance me dit d'une voix affaiblie par les privations et la souffrance. Ah camarade! Après l'avoir transporté dans nos lignes, je rejoignis mes camarades songant alors seulement à la témérité de mon acte, à la pensée que j'aurais bien pu avoir le même sort que le sergent à qui la même témérité avait été fatale.

Le calme semblait alors vouloir succéder à la tempête lorsqu'un bombardement terrible nous force à nous cacher dans nos faibles abris. Les obus de tous calibres, de toutes dimensions pleuvent alors de si grande abondance, avec un tel fracas qu'on ne peut s'en faire une idée. L'imagination la plus vive et la plus féconde ne pourra jamais créer un pareil tableau. C'était si terrible! J'étais prêt à mourir, la mort étant pour nous plus certaine que la vie. L'aumônier bravant la mitraille passait d'abri en abri donnant l'absolution générale à qui la désirait. Ce mépris de la mort chez un homme qu'un courage stoïque promenait à travers la mitraille, tirait des paroles d'admiration de

(A suivre page 6)